

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
 Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.
 Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.
 Du 22 août 1912.
 Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.
 Fahrenheit Centigrade
 7 h. du matin... 50 25
 Midi... 55 28
 3 P. M. 56 27
 9 P. M. 56 27

Le voyage de M. Poincaré EN RUSSIE.

Toute la presse européenne commente longuement la visite que vient de faire M. Poincaré, président du Conseil et ministre des Affaires Etrangères de France, à St-Petersbourg, et au cours de laquelle des honneurs particuliers lui ont été rendus.

Il y a pour cela plusieurs raisons. La première, c'est que les déplacements officiels, pour nombreux qu'ils aient été au cours des dernières années, sollicitent toujours la curiosité du public. Notre époque, qui se croit positive, a gardé le goût de la mise en scène. Elle incline à penser qu'il se fait de plus grandes choses dans une entrevue de souverains ou de chefs de gouvernement que dans le courant des relations diplomatiques normales. Parfois on exagère cette tendance jusqu'à créer des légendes. Les entrevues de Reval (Russie et Angleterre) et de Potsdam (Russie et Allemagne) en sont les plus récents exemples. Ce n'est pas à Reval qu'a été décidé ni scellé le rapprochement anglo-russe. Ce n'est pas à Potsdam qu'ont été arrêtées les dispositions relatives aux chemins de fer de Turquie et de Perse publiées plusieurs mois plus tard. De même c'est avant le voyage de M. Poincaré qu'a été négociée la convention navale franco-russe, dont le nom restera attaché à ce voyage.

Ces rencontres de chefs d'Etat ou de ministres ont cependant une importance réelle: mais ce n'est pas celle que leur attribue la masse des spectateurs. Les relations directes qu'elles établissent entre les hommes qui mènent les affaires modifient l'atmosphère où ces affaires se traitent. Elles créent un contact, qui évite souvent, par la suite, des erreurs et des équivoques. Entre la France et la Russie, elles sont d'au-

tant plus utiles que sont plus différents le milieu français et le milieu russe. Cette différence s'est accusée souvent, dans les incidents qui ont traversé les relations diplomatiques des deux pays, soit avant l'alliance, soit depuis, par la difficulté qu'ils ont éprouvée à trouver des représentants complètement adaptés aux exigences de leur charge. Est-il besoin de noter que l'intérêt de ces entrevues grandit, quand elles rapprochent des hommes d'une valeur éminente et qui ajoutent au prestige de leur fonction l'autorité de leur personne. C'est le cas aujourd'hui et de là vient, pour une large part, la valeur de l'événement.

Le sotfissier des écrivains.

M. Albert Cim continue dans la "Revue" le relevé des bévues et lapsus échappés aux auteurs français.

Premier des romanciers feuilletonnistes, Alexandre Dumas avait de bien curieuses expressions, d'audacieuses figures: "Il jeta sur elle un regard de serpent forcé de fuir." "Les Mobicans de Paris".

C'est dans le "Collier de la reine" qu'on peut lire cette "perle" célèbre: "Ah, ah! dit don Manoel en portugais." Un commissaire de police répond silencieusement: "Elle n'est point folle."

BALZAC (La Cousine Bette). (Peut-être faut-il voir là une simple faute d'impression, et lire "sentencieusement".)

Je m'en vais mettre les fers au feu pour tirer les vers du nez de Mme Brabançon afin de voir ce qu'elle a dans le ventre.

EUGÈNE SUE (L'Orquell). Le père Rouault vint apporter à Charles le paiement de sa jambe remisée soixante-quinze francs en pièces de quarante sous.

G. FLAUBERT (Mme Bovary). Quatre mille Arabes couraient pieds nus, gesticulant, riant comme des fous et faisant luitre au soleil six cent mille dents blanches (Ce qui fait tout juste 150 dents par Arabes).

A. DAUDET (Tartarin de Tarascon). Tu vois la République nager parmi les puissances comme une pinède dans une compagnie de géants.

A. FRANCE (Le Mannequin d'osier). Pintades ni poules ne nagent.

C'est le cas de répéter l'humble prière: "— Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?"

Le premier dompteur.

Du "Monde Illustré". Le premier homme qui ait eu l'idée de faire travailler des fauves, c'est Wombwell, un Anglais. En 1806, il avait installé à Londres une exhibition d'animaux, qui venaient d'arriver malades, affaiblis par le voyage, fatigués et mal nourris; un nègre s'occupait particulièrement de deux jeunes lions presque mourants. Le premier jour, ce nègre, sans se douter du danger, entra tout naturellement dans la cage pour les soigner. Wombwell, voyant les lionceaux obéir à la parole, eut l'idée d'exploiter l'audace de son employé en le montrant au public dans ses exercices, et eut beaucoup de succès.

EMBRASSONS-NOUS!

M. Alfred Capus, qui ne cesse d'avoir de l'esprit, énonce, dans le "Figaro", d'ironiques réflexions sur le cas passionnel et... littéraire qui ne "passionne" pas l'opinion.

Nous possédons enfin à Paris un ménage modèle: c'est celui de M. et Mme Bloch. Les interviews et renseignements de toutes sortes qui ont suivi le drame de la rue Vignon ne nous laissent aucun doute à cet égard. Les petits malentendus qui existaient entre les deux époux sont dissipés; et il a suffi d'une simple balle de revolver convenablement logée pour rétablir la concorde dans une famille. M. Bloch, définitivement séduit, après onze années de mariage, par le caractère énergique de sa femme, lui a juré, au Dépôt, une fidélité éternelle à partir d'aujourd'hui. Il avait déjà fait, autrefois, une promesse analogue, mais dans des circonstances tellement frivoles qu'il n'avait pas dû y attacher la moindre importance: on sait, en effet, que rien n'égale l'insouciance avec laquelle les magistrats municipaux déclarent à de jeunes époux qu'ils se doivent mutuellement fidélité. M. Bloch était donc excusable jusqu'à un certain point d'avoir perdu de vue cet engagement que sa femme, plus soigneuse, vient de lui rappeler d'une façon qui se graverait, espérons-le, dans sa mémoire. Le bonheur conjugal est un bien si rare et si précieux qu'il ne saurait se payer trop cher.

Le meurtre d'une Américaine, quelques jours de prison, une rapide apparition devant le jury, un acquittement retentissant, qu'est-ce que cela si on a pour soi l'opinion? Des scènes de la vie intense et voilà tout.

"Voilà tout". M. Capus a raison: il n'y a que ça dans notre moderne "théatralité". Est-ce tragédie ou comédie? Faut-il rire ou pleurer?

Il fut un temps où le bon sens français coupait le cou aux assassins, quel que fût leur nationalité ou leur sexe. Nous ne souhaitons pas qu'on revienne à cette pratique.

Mais, tout de même, en cette affaire, il y a eu "mort de femme" sinon d'homme. Si toutes les légittimes se mettent à suivre cet exemple, il n'y aura plus aucune sécurité pour les époux. Les jurés vont peut-être réfléchir.

La plus agréable ville du monde.

Où passer les vacances? Quelques personnes ne sont peut-être pas encore fixées. Qu'elles aillent à Xelberg, c'est l'endroit de l'Europe où la mortalité est la plus basse.

Xelberg est une petite ville de Galicie complètement encasée dans une mine de sel gemme. Les rues sont faites de pavés de sel; l'église, un monument fort curieux, est bâtie avec des cristaux de sel et éclairée à l'électricité, ce qui produit un effet fantastique.

On peut assaisonner ses aliments avec la poussière des rues et il suffit de gratter les murs pour obtenir le sel indispensable à table. Les conversations, ne doivent pas manquer de sel et, chose merveilleuse, les notes des autobusistes ne sont

pourtant pas trop salées. Que d'avantages, que de raisons en faveur de Xelberg!

Les épreuves de Hugo.

M. Barthou, quand il n'est pas ministre, occupe ses loisirs à collectionner. Il a de beaux livres, des éditions rares, des manuscrits précieux. L'une de ses pièces rares est un exemplaire des "Contemplations", dédié par Hugo à Noël Parfait, qui y a intercalé quarante-huit lettres inédites du poète. On sait que Victor Hugo était à Guernesey quand l'ouvrage fut imprimé à Bruxelles: Noël Parfait, ami dévoué, surveillait l'impression, lisant en premier les épreuves, que le proserit lui retournait définitivement corrigées. C'est ce travail de correction que M. Barthou étudie dans la "Revue hebdomadaire". "Les "Contemplations", écrit l'ancien homme d'Etat, me paraissent occuper dans l'œuvre de Hugo la même place que la "Symphonie en ut mineur" dans celle de Beethoven." Nous retrouvons ici le dilettante qui a fait sur la musique de si intéressantes conférences. Une autre affirmation nous paraît moins heureuse: "Victor Hugo n'aimait pas les calembours, qu'il a même traités avec rudesse." Tout le monde, en effet, se rappelle la phrase célèbre sur "la fiente de l'esprit qui vole", mais le vol du poète était assez sublime pour lui permettre quelques écarts: nul n'a joué comme lui avec les mots et l'on se demande même ce qui resterait de son œuvre si l'on en retirait tout ce qui touche au calembour. Quoiqu'il en soit, il en faisait sur le nom de Parfait, car celui-ci, non content de relire en typographe, se montrait un censeur sévère et exigeait en tout la perfection. Hugo répondait à toutes les critiques, défendant pied à pied ce qui lui paraît bien. Parfait est un puriste, un classique; il croit à l'infailibilité des grammairiens. Hugo, qui a mis "un bonnet d'âne au vieux dictionnaire", n'est pas toujours de son avis, et il déploie mille grâces pour le persuader. On découvre dans ces lettres l'importance que le poète attache à la présentation matérielle du livre. Il a sur le choix des caractères, sur la manière de couper les titres et les vers des idées arrêtées. C'est un prote excellent et aussi un homme d'ordre: "La feuille sous bande m'est arrivée intacte et m'a coûté un sou, tandis que la même sous enveloppe m'a coûté 2 fr. 50."

TRAITEMENT DU HOQUET.

Tout le monde est susceptible d'avoir le hoquet. Comme nous sommes tous routiniers et paresseux, chaque fois que le spasme se déclare, nous nous résignons à patienter jusqu'à ce qu'il prenne fin.

Et, pourtant, rien n'est plus facile que de nous en défaire. Un savant nous fournit la recette suivante: "Des que vous sentez les premiers hoquets, allez vous coucher sur le dos bien à votre aise, défaits vos vêtements de façon à ne gêner "en rien" le mouvement de la respiration. Puis figurez-vous que vous de-

La Musique qui Tue.

Un Anglais, M. Lioter, s'est adonné à relever les moyennes de la mortalité provoquée par la phthisie dans la plupart des professions libérales. Les résultats de son enquête sont des plus édifiants.

Les moins éprouvés, bien que parfois les plus exposés, sont il fallait un peu s'y attendre les médecins et les chirurgiens. La mortalité, dans le clan hippocratique, n'est que de 6, 80/0.

Ensuite viennent les ecclésiastiques, bons vivants, qui ne se résignent à donner leur âme à Dieu que dans la proportion de 10,2 0/0; puis les avocats, parmi lesquels la mortalité est de 11,8 0/0, les peintres, les graveurs, les sculpteurs, chez lesquels elle s'élève à 18,0/0; et, enfin, les plus infortunés, les plus déshérités de tous, les musiciens, chez lesquels la mortalité phthisique atteint le chiffre énorme de 26,0/0!

A ce compte, la foi d'un Polyeucte et ses enthousiasmes dévorants consumerait l'âme avec trois fois moins d'ardeur que ne font l'harmonie et ses funestes extases. Pauvres croque-notes et assembleurs de dièzes, dont nous risons parfois cruellement, et qui, à la prendre à la lettre, se jettent à corps perdu dans la musique! Inspiré ou non, c'est bien réellement leur souffle qui s'exhale et leur âme qui s'échappe sur l'aile légère, cruelle et fugitive des sons.

APRES LA ROULOTTE, LE TONNEAU.

Le progrès de la locomotion n'a pas de limite. Après le luge et le bobsleigh, dont le mécanisme consiste à se laisser dégringoler, seul ou à plusieurs, sur une planche, au flanc d'une montagne, voici venir le tonneau confortable. Pas besoin de moteur. Un monsieur installe sa barrique avec une couche intérieure, qui se déplace selon les mouvements. Il s'y repose dans le temps qu'un camarade pousse le fût. Puis, à son tour, il se met à pousser le tonneau, pendant que son compagnon repose.

On voit qu'il faut être deux pour pratiquer ce sport, inventé par Attilio Zanardi et Eugène Vianello, citoyens de Venise, qui s'intitulent eux-mêmes "rois de la futaille et de la rue Mondiale". Ces derniers mots signifient que les chemins leur appartiennent, en vertu du principe que "la rue est à tout le monde".

Ces messieurs, partis de Venise, le 20 juin 1909, sont passés à Nice, le 7 août, après avoir visité l'Italie du Nord, la Suisse, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche. Ils ont mis, on le voit, à ce parcours, trente-sept mois et demi. — L'un roulant l'autre, ils rentrèrent dans leurs foyers vers le mois d'octobre.

Ce mode de véhicule est original. Il laisse bien loin derrière lui la roulotte de la Duchesse de Grosvenor. Il n'exige ni écurie, ni garage, pas même de pétrole, sinon pour la lampe suspendue qui permet à l'entonné de lire son journal.

Cependant MM. Vianello et Zanardi ne sont pas proprement des inventeurs. Avant eux, Diogène avait inauguré le tonneau comme logement. Mais lui ne s'y faisait point rouler.

Et encore ceci n'est-il pas le dernier mot du progrès. Le monde est plein de gens qui se font rouler ou roulent leur prochain sans tonneau.

Une seule partie du programme de ces messieurs reste obscure. Ils ont, disent-ils, visité l'Angleterre. Comment ont-ils traversé la Manche?

MUMOUR YANKEE.

L'avocat. — Eh bien, mon ami, il paraît que vous m'avez choisi pour défenseur? Avez-vous quelque argent?

Le nègre. — Non, mais j'ai une mule, quelques poulets et un cochon ou deux.

L'avocat. — C'est parfait. Et maintenant, dites-moi, que vous accuse-t-on d'avoir volé?

Le nègre. — Une mule, quelques poulets et un cochon ou deux.

VENTES INSCRITES AU MINISTRE D'ALIENATIONS.

Mary F. Adams Hall à N. E. J. Cobb, terrain, Octavia, Liberté, Howard et Joseph, \$2,200.
 Mme Clark H. Rice, Jr., à M. Chas. J. Mulvihill terrain, Chesnut, Coliseum et Harmony, \$3,000.
 John Deutchmann à Poydras, Homestead Assn., terrain, Roman, Erie, Thalle et Derby, \$2,200.
 L'acquéreur au vendeur, même terrain, \$2,000.
 Mme Marie L. Hodge et als à M. Madeline M. Farley, intérêt, et dans un terrain, Robertson, Airnette; St. Bernard et Claiborne, \$2,000.
 Crescent City Bldg and Homestead Assn à Wm T. Conroy, 2 le terrain, Colisée, Chestnut, Penitence, Amelia, \$2,600.
 Robert M. Blicuit à Mme Nora I. Blicuit, terrain et portion, Douane, Télémacbus, Cortez et Bienville, \$300.
 Mme Martha Doeschler à Wm Ge Blackwell, portion, St. Bernard, Claiborne, White et Dupré, \$950.
 Hirsch-Lovy Realty Co. à Marcu M. Levy, terrain, London, Havana Duels et Industria, \$700.

ATHENE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1912-1913.
 PROGRAMME.
 L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "La Fontaine et ses Fables".

La disparition du haut de forme.

Le chapeau haut de forme est décidément perdu: les élèves de Rugby ont décidé de ne plus le porter.

On sait que Rugby est le plus élégant des collèges anglais. Sa tenue se compose d'un pantalon gris perle, d'un court veston noir serré à la taille et d'un large col blanc, le tout surmonté d'un brillant chapeau de soie.

Jadis les écoliers de Rugby portaient le tube tous les jours; mais on le jugea incommode et l'habitude se prit de le mettre seulement le dimanche. Enfin, depuis quelques années, on le portait de moins en moins, on l'abandonna même au match annuel de cricket entre Rugby et Marlborough. Le chapeau de feutre avait eu quelques partisans; mais c'est le chapeau de paille, plus léger et plus frais, qui a achevé de détrôner la coiffure officielle.

Autorisée depuis les printemps jusqu'aux premiers jours de l'automne, la paille a fini par avoir raison de son incommode rival, dont le docteur David, principal du collège, a consacré la défaite définitive, dans le discours prononcé à la distribution des prix.

FORT ESPAGNOL.

La troupe d'opérette du Fort Espagnol a remporté hier soir un vrai succès dans la représentation les "Cloches de Corneville", qui sont données cette semaine pour la seconde fois à la demande générale: "La Mascotte" qui a été applaudie par des milliers de personnes au début de la saison, sera donnée la semaine prochaine c'est-à-dire la dernière de cette année.

Mot pour rire.

A propos de la dernière ordonnance de police.

— En somme elle est très libérale; on raconte qu'on allait interdire aux aviateurs de passer sur Paris.

— Ce n'était que des menaces en l'air.

Ils n'en parurent aucunement surpris.

— Et il avait l'attitude la plus défective, lorsque Matjari les introduisit dans le cabinet, où le maharajah les attendait, non plus vêtus à l'européenne, avec simplement son turban orné d'une aiguillette de diamant, mais magnifiquement dans ses vêtements complets de prince hindou.

Après de lui se tenait la princesse Sahadjah, vêtue, aussi, à la mode du Kivani.

Le regard de la princesse était extraordinairement aigu: deux individus, aussi habiles à deviner ce qui se passait chez les autres, sentaient bien vite l'extraordinaire tension nerveuse de cette femme, qui ne perdait pas un de leurs gestes, un de leurs yeux.

Quant au maharajah, vraiment majestueux, il n'avait pas encore levé ses prunelles de dessus les papiers qu'il feuilletait. Et il demeura impassible, tandis qu'il prononçait ces mots: "— Je vous ai fait venir, mes amis... tout d'abord, jeune homme... pour vous poser quelques questions, particulièrement intéressantes pour la suite à donner à mes travaux... Tu as été prisonnier, Hirtah, d'une inexplicable faiblesse, à l'instant où tu aurais dû avoir, au contraire, tout le développement de ta force... Tu nous es forcé à recourir à un savant européen... Et plus je réfléchis à cela, plus je

Feuilleton

— DE —
L'ABELLE DE LA N. O.

No. 78 Commencé le 23 mai 1912

LEHI

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

TROISIÈME PARTIE

Heureusement, Gévolok était là... Gévolok, qui, maintenant faisait presque entièrement partie de la maison de maharajah... La générosité de ce der-

nier lui avait permis de solder tout son passif?... Sa réputation, encore grandie par cette expérience fameuse, lui amenait un redoublement de clientèle. Le maharajah supportait encore qu'il continuât ses travaux dans son laboratoire... Mais il lui avait annoncé qu'il ne se séparait de lui à aucun prix lorsqu'il repartirait pour l'Italie il le voulait à jamais auprès de lui, pour l'aider à gouverner ses Etats.

Ce fut au milieu de ce contentement à peu près général, qu'une note désagréable, venue d'Angleterre, apporta une première impression fâcheuse.

Le prince, à la suite des critiques formulées par les journaux anglais, s'attendait à recevoir quelque discret avertissement de "Foreign Office" et s'apprêtait à y répondre dignement.

Il lui arriva, simplement, un renseignement troublant, établi à la suite d'une enquête ordonnée par dépêche: c'est que, si les deux fakirs auxquels il offrait l'hospitalité, étaient bien ceux qui avaient pris passage sur le steamer "India", pour voyager de Calcutta à Londres, les comptes rendus des journaux ne devaient pas être absolument exacts: car, au départ de Calcutta, c'est un vieillard qui convoyait le cerceuil de laque, où était le fakir endormi: sur celui-ci, on avait

aucune donnée précise: mais son convoyeur était certainement alors un très vieux homme, très maigre, à longue barbe blanche.

On ajoutait, sans toutefois pouvoir l'affirmer, que ce jeune fakir, Hirtah, devait faire partie des révolutionnaires, que les écrits de l'anarchiste Soudral avaient fanatisés.

Une mortelle inquiétude s'élevait aussitôt dans les yeux de la princesse Sahadjah. Et son époux se sentait soudainement glacé.

Ils n'osaient parler... leurs regards avaient suivi à se commémorer leur pensée...

Et Matjari, qui avait ces deux détails... presque des avertissements... en même temps qu'eux, malgré tout son respect pour son prince eut un sourire trahissant l'inquiétude.

— Pourtant!... s'écriait violemment le prince: quand tu es allé les étudier à Londres!... car c'est toi qui les as connus le premier... tu as eu conscience? — O mon maître, dit Matjari en s'inclinant profondément: rien que de loyaux m'est apparu, en effet... Et ma confiance n'eût pas encore été entamée... malgré ces renseignements... bien qu'ils soient étrangement significatifs. Non, rien ne m'était inquiété... et ici, non plus, des inquiétudes qu'il y avait, dix fois, je l'estime à tort, croyant bien d'entretenir en tête à tête... et j'ai couché dans une soupente,

au-dessus de la petite pièce où il dort... où ils parlent surtout!

— Oh! donc est ta défiance?... puisque tu avoues que tu es éprouvé?... et à-t-elle commémoré?... et comment est-ce aujourd'hui seulement que tu me la communique!

— Oh mon maître, elle était encore trop imprégnée en mon cerveau... Et, à dire vrai, existait-elle vraiment?... C'est tout d'un coup... vous connaissez ma franchise vis-à-vis de vous, o mon souverain bien-aimé... le travail qui se fait dans une âme est très mystérieux, très long parfois... Je vais vous dire comment cela a commémoré, et d'abord j'ai repensé le soupçon puisque tout semblait si inimitable!... Mais... ce jeune Hirtah!... c'est un homme de magnifique puissance... dont les yeux traduisent un feu supérieur... il n'y a pas un de nos Hindous dans cet état demeure qui ne frissonne quand il l'approche... Pourquoi donc n'ai-je pas réussi à révéler, à lui seul, le vieux Khat?... Et pourquoi est-il allé au-devant de cette humiliation?... comme avouant qu'il allait le faire mourir, sans l'aide du savant Gévolok!

— Tu ne veux pas dire, Matjari... s'écria le maharajah, encore plus violent, tu ne veux pas dire que tout ceci... n'aurait été qu'une abominable supercherie!

— O mon maître, répondit humblement Matjari, votre intelligence est trop supérieure à la mienne, pour ne pas voir plus justement les choses!... j'ai simplement parié selon la vérité de son âme!

Son visage redevenait impassible. Mais la princesse Sahadjah n'avait pas cessé de hocher la tête. Et très raisonnablement elle disait: "— Il est parfaitement possible que notre défiance... car nous l'avons eue tout les trois... ne repose sur rien!... Il est parfaitement admissible que ce jeune Hindou se soit trouvé subitement impuissant... on ne commande pas comme on le voudrait, à heure fixe, à ces puissances hypnotiques... Il est parfaitement possible que ces deux hommes ne soient que des salats, très saints, uniquement désireux d'envoyer des subsides à leurs frères... Mais il est encore plus certain qu'ils vivent au milieu de nous dans une absolue liberté... Ils peuvent approcher Votre Altesse sans que personne soit au-dessus d'elle pour la défendre... Et je vous demande, o mon prince, pour vos sujets, pour votre fille, pour moi, pour votre soi-même... de montrer un peu plus de prudence à l'avenir!... Car vous n'ignorez pas qu'il y a des révolutionnaires, des anarchistes parmi ces fakirs... qui abominent presque autant les princes hindous que les Anglais, que

les Anglais eux-mêmes!... — Je les interrogai aujourd'hui même! Il me conta assez majestueusement le maharajah.

— Mais, s'écriait la princesse Sahadjah, vous nous avez permis de vous entendre!

— Vous êtes trop dévoués, répondit le prince, pour que je vous écarte de moi en une aussi grave circonstance... Et s'il était vrai... ce dont je doute encore... que je courre quelque danger, il serait enfantin, et même coupable de ma part, de m'y abandonner sans défense... Fais tous les préparatifs nécessaires, Matjari!... Et vous, Sahadjah, voyez tout ce qui peut se passer, avec encore plus de sollicitude... Que l'on prenne garde, surtout, à ma petite princesse chéri... Et, cette nuit, nous saurons!

Au milieu de la nuit, alors que tout était ou semblait être endormi dans la villa de maharajah, Matjari se glissait dans la modeste chambre, où les deux fakirs semblaient, assés, endormis profondément: le jeune sur la litte de paille; le vieillard à même le sol.

Il les éveilla, doucement, et leur dit que le prince, avant de commencer le grand travail qu'il allait rédiger sur eux, et qu'il devait envoyer à tous les milieux scientifiques, voulait leur faire préciser certains détails.